

PRÉFACE
PAR TAHAR BEN JELLOUN

Le texte nu

Mohamed Choukri occupe une place à part dans la littérature arabe, à cause d'abord de son itinéraire personnel – l'histoire de sa vie – et ensuite de son écriture.

Jusqu'à l'âge de vingt ans, Mohamed Choukri ne savait ni lire ni écrire. Il était encombré par les problèmes quotidiens de la survie. Donc pas le temps et le suprême privilège d'avoir une enfance. L'époque – celle qui a vu la famine s'abattre sur le nord du Maroc pendant la Seconde Guerre mondiale – lui a confisqué l'innocence et la tendresse de l'enfance, comme elle l'a privé d'école. Chose courante durant la période coloniale, surtout pour les habitants des campagnes qui fuyaient la misère en s'exilant dans les villes.

Né sur une terre fêlée, sèche et désolée, Mohamed Choukri a tôt connu la violence du besoin, l'exigence de la haine et le visage de la mort. En vingt ans, cet homme fera l'apprentissage de la brisure entre un père qui fait des enfants pour les haïr (il lui arrive même de leur tordre le cou) et une mère obligée de travailler pour nourrir une famille vouée à la brutalité du besoin.

Mohamed Choukri traversera l'époque sans jamais avoir le temps d'être étonné, ni de se préoccuper de ramasser quelques souvenirs. Le rêve tiendra lieu de mémoire et d'avenir. Dans sa tête, il gardera captifs quelques oiseaux et des étoiles éteintes. Il sera seul « dans le miroir de son âme » et, comme il dit aussi, « la violence dont j'étais victime perturbait ma perception ». Cet enfant, témoin et victime, dira plus tard avec l'innocence d'un Genet : « Je considérais le vol comme légitime dans la tribu des salauds. »

Si ce gamin faisait l'apprentissage de la vie et se familiarisait avec les lois de la mort, s'il sillonnait les rues sombres et dangereuses tard dans la nuit à la recherche d'un coin pour dormir, à la recherche d'un peu de pain – il aura très tôt un verre de mauvais vin et une pipe de kif –, s'il s'acharnait à lutter avec son petit corps pour survivre, on pourrait dire qu'il poursuivait une ombre à abattre, un destin à démasquer, un ciel à déchirer, une fatalité à déchiffrer, une autorité quasi divine à annuler : rarement la haine du père aura été aussi forte. Un père assassin, lâche, haineux. Un tremblement de terre dans la vie du petit Mohamed qui fera de la mort de cet homme une raison de survie : « S'il y avait quelqu'un dont je souhaitais la mort, c'était bien mon père. » Pousser la haine jusqu'à l'amnésie du nom : « je connaissais [le nom] de mon père, mais je l'ai oublié ». Mohamed imaginera la tombe de ce père qui battait la mère et les enfants réunis, une tombe qui « ne pourra être qu'un dépotoir ». On pense beaucoup au récit de Gavino Ledda, *Padre Padrone*, avec cette différence que dans le cas de Choukri à aucun moment ne s'instaure un quelconque rapport pédagogique entre le père et le fils. Seule la haine obsédante répond à la brutalité diabolique de ce père indigne, qui est avant tout un homme indigne, complètement ravagé, brûlé, brisé et avalé par la fatalité de la très grande misère matérielle. Il faut dire que Mohamed ne cherche jamais à comprendre cet homme. Cela ne l'intéresse pas. Il l'oubliera, du moins apparemment. Vingt ans plus tard, débarrassé de cette haine active, Mohamed Choukri apprendra par hasard – et trois mois après – la mort de son père. Cela ne le bouleversa point : ce père était mort depuis longtemps pour lui.

Très tôt aussi, Mohamed découvrit la sexualité. Une peur le hantait, celle d'être violé. Pour cela, il préférerait dormir dans les cimetières, là où les vivants ont peur des morts et où les morts ne se lèveront pas pour menacer « le beau gosse au joli petit cul ». Mohamed Choukri parle avec simplicité de ses premières expériences sexuelles, de sa découverte du sexe de la femme « plein de dents, de salive et d'écume ».

Longtemps, il l'appellera le « truc », la « plaie », la « blessure ». Il sera heureux quand il se rendra compte que le sexe de la femme « ne mord pas » ! Il apprendra beaucoup de choses dans l'univers des putains, dans les bordels, les cafés, les ruelles, avec des voleurs, des proxénètes, des contrebandiers, etc.

Telle est cette vie sans pain, sans tendresse. Un texte nu. Dans la vérité du vécu, dans la simplicité des premières émotions. Ce n'est pas un hasard si le manuscrit de ce récit a été refusé par les maisons d'édition dans le monde arabe. Il faut dire que ce que raconte Choukri fait partie de ce genre de choses qui ne se disent pas, qu'on tait, ou du moins qui ne s'écrivent pas dans les livres et encore moins dans la littérature arabe actuelle. La prostitution existe. Tout le monde le reconnaît. Mais en parler, la dire, reste intolérable. Il est donc plus grave d'écrire sur la misère que de la vivre ! L'édition dans le monde arabe est avant tout conformiste et commerciale. En tout cas, il ne s'est pas trouvé un seul éditeur qui ait le courage et l'audace de publier ce livre où la vérité d'un vécu est subversive et révolutionnaire. La censure est déjà installée dans les mentalités.¹

Mohamed Choukri n'est pas de ces intellectuels petit-bourgeois. Sa marginalité, sa vérité et sa vie, le fait de ne pas se contenter de vivre la pauvreté mais aussi de la dire et de la dénoncer dérangeant le confort et les certitudes de beaucoup.

Paris, octobre 1979

¹ L'écrivain américain Paul Bowles a adapté le récit de Choukri et l'a publié en 1973 aux éditions Peter Owen à Londres sous le titre *For Bread Alone*.